



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

PROPOS A DEUX

Ce mensuel que nous guettons chaque mois à l'arrivée du facteur et que nous lisons avec intérêt, n'est pas un grand titre de presse. Il n'est qu'un bulletin d'une amicale de camps d'anciens prisonniers de guerre, mais un bulletin indispensable. Il ne rapporte rien au plan financier, mais nous croyons fermement qu'en matière de fraternité et de solidarité il n'a pas de prix. C'est bien un « lien » puissant qui nous manquerait s'il venait à disparaître, un « lien » de rencontre irremplaçable.

Ses informations sont ce qu'elles sont. Il faut faire une raison. Onze numéros par an, limités à six pages, c'est peu de place pour publier ce qui mériterait de l'être et pour que chacun y trouve ce qu'il attend — mais c'est beaucoup au regard du temps consacré à sa conception et à sa rédaction, l'œuvre d'anciens P.G. bénévoles rassemblés autour d'un titre, au gré des circonstances et du temps qui passe, mais toujours animés du même souci : maintenir.

Quelle presse accepterait, posons-nous la question, de parler aujourd'hui de ce qu'elle a superbement et délibérément ignoré hier, de rétablir un tant soit peu de justice dans l'ordre des choses qui nous occupent ici, de dire l'histoire comme elle fut et non comme on avait décidé qu'elle serait ? Seule une presse spécialisée pouvait assumer un tel rôle. La presse P.G. l'a fait, avec plus ou moins de succès durant des décennies, mais avec une constance remarquable. Cent fois sur le métier elle a remis l'ouvrage. Rien ne l'arrêtait, ni l'ironie condescendante des uns, ni le refus hautain des autres. Elle s'est fait le porte-voix, elle les a rendus conscients de leur force, de leur droit et, ce faisant, elle leur a redonné une dignité que d'autres s'efforçaient allègrement d'oblitérer. Au sein de cette presse P.G., notre « Lien » a tenu sa place avec honneur.

Ses colonnes sont riches d'une documentation exceptionnelle, faite de témoignages vrais sur la vie des camps et des kommandos de prisonniers de guerre en Allemagne hitlérienne comme sur la réalité des combats qui précéderent la captivité. La nature même du deuxième conflit mondial, affrontement de deux idéologies contraires, le distingue à l'extrême de ceux de 1870-71 et 1914-1918, la perversité diabolique nazie suscitant autant sinon plus de victimes civiles que militaires. Dans l'ordre des souffrances endurées et des vies sacrifiées, les camps de la déportation raciale et politique primèrent les camps de prisonniers de guerre — quels qu'ils fussent.

Dans notre esprit, ces réalités différentes ne s'opposent pas mais elles s'additionnent, témoignant ainsi de leur importance commune dans l'histoire de notre temps. La raison d'être de ce journal est essentiellement de dire ce qui a trait aux prisonniers de guerre, français bien sûr, mais aussi alliés et adversaires, de relater ce qui leur advint de particulier, qui a sa valeur propre et demeure riche d'enseignement pour les jeunes générations.

Rendant compte, pour un grand journal parisien, d'un livre récemment paru, « L'Arche de lumière », un critique n'écrivait-il pas : « Il ouvre au lecteur d'aujourd'hui les portes d'un univers inconnu, oublié, le monde de la captivité... Un livre palpitant, fascinant, sans concession, une leçon de courage et de volonté qu'il faut lire et entendre ».

Ce propos est révélateur de l'ignorance publique ou, ce qui est pire, de la dépréciation historique du phénomène de la captivité de guerre. Des livres paraissent chaque année sur ce thème entourés du même silence ! Et l'on dit les Français férus d'histoire ! En 1985, un rassemblement de plus de 25.000 anciens P.G. à Paris a été totalement ignoré des grands médias. Ignoré ou... boycotté ? L'actualité commande, objecte-t-on. Le malheur présent est beaucoup trop pressant, l'avenir préoccupant pour s'attarder à ces « antiquités ». Bien sûr ! Mais une biographie de la Maintenon ou le perroquet de Flaubert ?

On le voit, sauf exception, il ne nous reste que la presse P.G. — que l'on découvrira bien un jour — et que pour notre part, ici, nous souhaitons plus mordante, plus porteuse du vécu P.G., plus soucieuse de contribuer à la nécessaire et objective synthèse que notre aventure appelle. Ceci a déjà été dit, sous une forme ou une autre, mais nous le redisons encore, au risque de lasser. Les années passent vertigineusement et la mort éclaircit nos rangs chaque jour. Nous voulons que ce journal, votre journal, dure encore un peu de temps, que ses pages soient chaque mois plus concrètes, plus riches en témoignages, en souvenirs, en réflexions tirés de la captivité. Amis P.G., déportés qui nous lisez, lecteurs « extérieurs » qui savez ou qui détenez des documents spécifiques, aidez-nous dans notre démarche, comme vous le pouvez, comme vous le voudrez. Ecrivez-nous, ouvrez pour nous vos archives ou, mieux, confiez-les nous pour que nous en tirions le meilleur !

Comment ne penserions-nous pas aussi à vous, amis P.G., qui, durant la captivité, avez tenu une charge publique (hommes de confiance, médecins, aumôniers, animateurs de loisirs, interprètes, etc.) ? Nul mieux que vous pour dire ! Sur vous es-qualités et sur la gent prisonnière. Comme aussi sur les représentants allemands « côtoyés »...

Mais n'est-ce pas trop tard, direz-vous ? Non, au contraire. Le temps écoulé permet une plus grande objectivité dans la relation de ces fragments d'histoire que leur proximité charge habituellement de passion et d'émotion. La production éditoriale la plus récente foisonne d'ouvrages sur la période 1939-1945 en Europe, dont la publication était impensable il y a encore une dizaine d'années. Comme si, d'un coup, tombaient les inhibitions individuelles et cessaient les contraintes légales ou les clauses testamentaires. Une tendance qui ne fera que croître au fil des années.

Nous nous efforçons ici-même, dans la mesure de nos moyens, de vous donner quelque aperçu de ce foisonnement d'ouvrages de librairie, mais nous avons la faiblesse de croire que l'on peut y ajouter. La pierre la plus insignifiante en apparence, le grain de sable le plus léger soit-il peuvent contribuer à parfaire les contours d'une réalité — la captivité — si diverse et si complexe qu'elle suscite paradoxalement le commentaire le plus réducteur.

P. DURAND.
J. TERRAUBELLA.

« L'Arche de lumière » Les évadés d'Oberlangendorf, par Jean-Julien FONDE

Éditeur Plon - 1985.

Un livre de captivité, mieux d'évasion. Mais quel livre ! Vingt-et-un mois de cavale de deux P.G., officiers d'artillerie, en quête de liberté / l'arche de lumière au bout du tunnel, qui ne supportent pas d'être privés de combat, de guerre ! Une obsession : rejoindre de Gaulle à Londres. Ces deux hommes, René BERTRAND et Roger VATINELLE, en abrégé Bert et Vati. Leur porte-parole : Jean-Julien FONDE, un ancien de la 2^e D.B. « Le Français libre » qu'était le général FONDE a eu la révélation d'un monde inconnu : la captivité, qu'il rapporte avec minutie, dans toute sa vérité ». L'ouvrage est préfacé par Jean GUITTON, de l'Académie Française, lui-même ancien P.G.

S'il fallait qualifier ce livre d'un mot, je dirais que c'est le livre de la « poisse », une poisse noire, gluante et tenace. Des évasions ratées, le temps n'en était pas avare ni la géographie, mais successives et cruelles comme ici — uniques sûrement ! Leur énumération tient une page entière, que le préfacier résume ainsi :

« ...En mars 1942, les héros s'évadent de l'Oflag VIII H (Moravie). Ils arrivent en Slovaquie. Ils échouent en prison à Topolcany. Puis à Humenné, en Ruthénie. Puis, après une autre évasion, de nouveau en prison à Michalovce. De nouveau évadés, ils parviennent le jour de Pâques 1943 à Budapest, d'où ils s'évadent vers la Bulgarie. Ils sont arrêtés à la frontière turque, enfermés à Swilingrad, puis à Sofia, transférés au camp de la Gestapo à Nich, puis au camp de la Wehrmacht de Belgrade ; enfin en janvier 1944, ils sont transférés au VIII H, leur camp de départ. La boucle est bouclée. Comme Ulysse, ils reviennent chez eux ».

Près de trois-cents pages d'héroïsme, de volonté et d'ardeur, de chance et de malchance, de prudence et d'imprudence, d'inattendus concours ou trahisons. Des mois et des « années » de liberté et de prison, de faim et de froid, de douce vita retrouvée et d'amour en chemin, de confort et de dénuement... une incroyable succession de contraires accompagne ces modernes chevaucheurs de lune en quête du Graal, la liberté.

Tant de détermination et de persévérance n'étaient pas sans fondement. L'un catholique, l'autre protestant, la foi était leur soutien. La confiance toute naïve de Bert en la prière de sa mère lointaine est sans bornes, c'est à elle qu'il veut devoir les moments chanceux de leur longue marche. Bienfaitante prière, doublée de prémonition, qui suit à distance et évite embûche et dol. Pas toujours, hélas ! Le Malin suit la même route...

Officier breveté de l'École supérieure de guerre, les plans de Vati sont dressés de main de maître et

les cartes routières, quelle qu'en soit l'échelle, sans mystère pour lui. Il n'a pas son pareil pour « photographe » illico tout lieu où le sort les conduit. Tant de science, de savoir-faire, de courage... et de prière ne les sauveront pas ! On pleure de leurs déboires.

Les rencontres en chemin constituent au fil des pages une véritable Cour des miracles : polizei de tous poils, gardes-frontière, soldats de la Wehrmacht, S.S., Gestapo, P.G., déportés, prêtres, dames de petite vertu, paysans, bourgeois, nobles, diplomates, profiteurs, personnalités troubles et louches, traîtres et sauveurs, malins et malins et demi, victimes et bourreaux — un monde bigarré comme toute guerre en suscite.

C'est en observateurs attentifs que les deux fuyards courent les routes de ces pays d'Europe Centrale, occupés ou neutres, inégalement partagés au regard de la guerre et de ses conséquences, et dont les populations semblent parfois moins démunies que celles de l'Ouest.

Ce trait :

« ...A la vérité, la Roumanie de 1943, plus encore peut-être que la Hongrie, vit hors du temps, sous un régime anachronique quasi-féodal où de profondes inégalités séparent la noblesse et la grande bourgeoisie de la masse paysanne toujours servie. C'est ainsi que la comtesse Cantacuzène, mécontente des sillons insuffisamment profonds, à son avis, tracés par un de ses laboureurs semonce celui-ci sans ménagements :

« — Tu vas recommencer, à la profondeur convenable. Sinon tu goûteras du knout... (p. 193) ».

Dans ces sortes d'aventures, l'inattendu surgit où on ne l'attend pas. C'est, par exemple, sous l'uniforme S.S. ce hobereau prussien, le baron Stallenhorst. Chargé, lors de leur dernière déveine, du rapport à qui de droit sur les deux Français, il le rédigera de telle façon que le camp de concentration leur sera épargné, leur qualité de P.G. évadés d'un oflag ayant été intelligemment mise en relief et leur intention devinée de vouloir rejoindre Londres passée sous silence.

Enfermés dans le camp de la Gestapo de Nich, ils vont suer d'angoisse et de peur. Tous les matins, un camion y pénètre, embarque des prisonniers... qui ne reviennent pas le soir. Ce sont des maquisards serbes ou un fusille.

Cette proximité de la mort est l'occasion pour Bert et Vati d'une remarquable confession mutuelle, suivie d'une réaffirmation de leur foi profonde :

« Ma mère m'a appris à aimer les autres humains pour eux et non pour moi. Pour moi, comme pour elle, la mort est un sommeil analogue aux autres, mais celui-là débouche sur l'Aventure suprême. Au-delà il y a Dieu, tous ceux que nous avons aimés, les saints... Ils ne nous abandonnent pas, Vati. Nous ne sommes pas encore morts. Je le sens ».

Le pire n'est jamais sûr, du rapport du baron S.S. il résultait... la remise « libératrice » à la Wehrmacht des deux évadés. Ils reviendront ainsi à leur point de départ, l'oflag VIII H. Le corps prisonnier mais l'esprit invaincu, rebelle, ce qui implique de nouvelles punitions. Ainsi jusqu'à leur libération, avec la nôtre en 1945.

Leur ardeur guerrière et leur volonté de servir trouveront leur exutoire peu de temps après au cours de la guerre d'Indochine. Ils étaient deux soldats, René Bertrand et Roger Vatinelle, deux combattants de la liberté, cette « arche de lumière » que tous ceux qui en sont privés, homme ou peuple, imaginent et appellent du fond de leur prison.

On ne sait ce qu'il faut le plus admirer dans ce livre, les aventures mêmes des deux acteurs ou le bonheur d'écriture de leur porte-parole « extérieur », Jean-Julien Fonde. L'ensemble est une réussite. Des cartes, des plans et de très belles photographies d'époque complètent un ouvrage qui devrait vous passionner comme il m'a passionné.

J. T.

Nota. - Aujourd'hui, le général Roger Vatinelle assume les charges de président du Comité du souvenir et des manifestations nationales ; le général René Bertrand, celles de secrétaire général de la Société d'entraide des membres de la Légion d'honneur.

**BIENTOT 1987 !
PENSEZ DEJA...**

**A VOTRE COTISATION !
Une petite longueur d'avance,
le Trésorier vous en remercie !**

La vie du X A

Les hommes

Tout ce monde international, sédentaire, travaillait, les sous-officiers compris, les Allemands ne voulant rien connaître des Conventions de Genève, allant jusqu'au crime pour nous soumettre (voir le récit de R. VERBA sur l'assassinat d'un adjudant français, Lien n° 373). Les ordres de Hambourg étaient impitoyables : Arbeit, Arbeit, et de plus en plus féroces lorsque la ville subit les bombardements alliés.

Ceux qui vécurent les travaux forcés sous les bombes (Juifs, hommes et femmes de tous pays, K. G.) s'immergeaient et s'abritaient sous les pontons ; nous allions repêcher avec des crocs les corps brûlés par le napalm, cachés dans l'épaisseur des cendres qui recouvraient les flots.

Hambourg et ses environs furent une effroyable fournaise, mais le X A situé en zone rurale ne fut pas inquiété, il fut un des derniers stalags à connaître la libération. Il y avait au X A, les sédentaires qui ne sortaient jamais et les passagers malades pour se soigner ou tenter la réforme.

Au camp de Schleswig il y avait beaucoup de tailleurs et de cordonniers, Je fus un de ces artisans alors que je n'avais jamais travaillé un morceau de cuir !... Petit Cler, mon associé d'évasion, avait été promu infirmier alors qu'il ne connaissait que la teinture d'iode !...

Dans la baraque-atelier où nous étions environ cinquante, je pris place un matin avec un pied de fer et des outils, assis sur un tabouret et devant une table recouverte de poussière. On nous distribua le boulot et je reçus une vieille tige de botte et une semelle (non articulée dans les débuts, Aymonin) de bois que je devais assembler ! A midi, je n'avais pas encore réussi, je tapais plus sur mes doigts que sur les petites pointes et la tige était une fois trop grande, une autre fois trop petite ! J'avais remarqué mon voisin qui jetait derrière lui son travail terminé, plusieurs godillots, et, l'après-midi, je le voyais prendre un livre qu'il cachait et lisait sur ses genoux, alors que nous étions très surveillés sans avoir le droit de parler. Je voyais le temps s'écouler et je n'avais encore abouti à rien, lorsque mon voisin, la tête baissée, m'arracha mon travail des mains et me dit : « Tape, fais semblant de bosser... sinon tu seras viré dès ce soir ». Dix minutes après il me rendait mon assemblage terminé. Je fus ravi et médusé par sa dextérité et le soir en sortant et le remerçant il me dit : « Je ne suis pas cordonnier, non, mais j'ai fait aujourd'hui sept paires de souliers, c'est ce que nous devons rendre tous les soirs après un mois d'atelier et tu as vu que j'avais presque fini à midi.

— Oui répondis-je, tu es très adroit, mais moi, je n'y arriverais jamais.

— Si, j'étais comme toi ! demain ils te donneront deux souliers, ne t'énerve pas, je serai ton voisin, et tu resteras avec nous, je t'aiderai.

C'était vrai, un mois écoulé, je clouais les sept paires, gagnais du temps, et lisais en cachette sous un tablier de travail que j'avais fait confectionner par un tailleur astucieux et complice. Ces derniers aussi nombreux que les cordonniers avaient « leurs combines ». Ils arrivaient à fabriquer, avec de vieilles nippes venues de tous les champs de batailles, ce qui nous manquait le plus. C'est ainsi qu'ils coupaient un pantalon dans deux capotes sans réussir toujours à cacher leurs coutures qui apparaissaient soit sur les genoux, soit sur le postérieur du « dandy ». Le plus difficile était de « trouver » les deux capotes, mais le « système D », le vol, la resquille, le marché noir, les échanges permettaient de se procurer ce qui manquait.

Ceux qui ne sortaient jamais voyaient arriver avec intérêt les gars des kommandos qui échangeaient quelques réserves : deux œufs durs, une demi plaque de chocolat, un morceau de pain blanc, etc., contre godillots ou habits d'arlequin (Aymonin) ! Ils étaient aussi de fieffés resquilleurs !

LA POSTE

Tous les matins, rassemblés, les hommes portaient en ordre parfait pour trier lettres et colis dans un local situé avec les services allemands en dehors du camp. Ils étaient les « caïds » : propres, un travail facile et destiné à tous les prisonniers, ils étaient plus motivés et indépendants tout en étant très surveillés.

Dans la journée le stalag était vide, il fallait travailler ou se cacher car les Allemands choppaient tout de suite l'inactif, même malade, pour leurs corvées.

Après la soupe du soir, nous étions enfin tranquilles et nous allions nous entraîner aux sports, d'autres à la musique sous la direction du chef prestigieux Raphaël BIONDI (1) qui avait réussi à former un orchestre et nous divertissait par des concerts champêtres entre deux baraques ; d'autres avaient formé une troupe théâtrale et une équipe de dessinateurs, portraitistes, caricaturistes. Tous ces artistes donnaient le meilleur d'eux-mêmes et réussissaient à nous étonner et surtout à nous faire... rire !

Toutes ces manifestations devaient avoir au préalable l'autorisation des Allemands, qui imposaient leur présence aux premiers rangs, assis dans de confortables fauteuils, ravis de passer un dimanche, mais bien souvent « mis en boîte » par les acteurs, ce qui nous lançait dans de grands éclats de rire dont ils se demandaient la raison !

Un jour toutefois un de nos chanteurs, imitateur de Maurice Chevalier, fut interrompu dans son répertoire par le commandant du camp qui le fit expulser pour s'être présenté les mains dans les poches. La séance se poursuivit dans le silence réprobateur des Français dont beaucoup quittèrent la salle. Mais que faire ? rien... sinon nous n'aurions plus eu d'autorisation.

LES MUSICIENS

Ils formaient un petit noyau de valeur avec Biondi, surtout après qu'ils eurent reçu de France les instruments désirés. L'orchestre eut une grande audience chez les Français et les Polonais, qui admiraient la virtuosité du « Chef » au violon, à l'accordéon, à la trompette et à la batterie.

LE FOOT

Je ne veux pas m'étendre sur sa popularité et son attraction. Nous avions de grandes équipes : les Serbes avec un international, le vainqueur du tournoi de l'Exposition coloniale à Paris « Sekoulich », qui jouait alors à l'Urania de Genève. Les Belges avec des amateurs de division d'honneur et les Français et leurs grands amateurs de CFA, internationaux ou sélectionnés corporatifs avec leur capitaine « Petit Cler », le joueur qui fit gagner la coupe de France à l'A.S. Cannes en 1932. Que de rencontres impitoyables avec « Attaque, Attaque » français et l'avant centre belge ; avec Joly (capitaine de la 1^{re} pro. de Sochaux en 1946) et Leymarie (l'ex avant centre du Mans), Heycard (le Marseillais) etc. Des milliers de camarades spectateurs en oubliaient leur condition et leurs maux.

Nous avions aussi un groupe de dessinateurs, caricaturistes donnant des cours, faisant des expositions, des affiches que l'on retrouvait sur les murs du camp, les plus tendancieuses placardées hors de la vue des Allemands, d'autres exposées au contraire à l'affichage officiel de la « Schreibstube » les jours de gala ou de fête. L'imagination de ces hommes était fertile et je vous en donne l'exemple suivant : « Pour diversifier nos rencontres de football, nous avions organisé un tournoi de sixte dont les capitaines avaient formé les équipes par tirage au sort. Nous avions bien organisé ce dimanche sportif et les paris allaient bon train plusieurs semaines avant les rencontres. Les capitaines d'équipes (dont j'étais) eurent la surprise de se voir caricaturés et affichés sur les murs du camp. Beaucoup d'imagination pour le cannois « Petit Cler » qui avec sa petite taille, ses épaules carrées et ses mollets à ressorts, son front déjà dégarni... et les autres. Modestie mise à part, j'étais un des mieux réussis. Pourquoi ? Au cours d'une visite médicale le médecin-lieutenant m'avait surnommé « cœur de lion ». J'étais donc caricaturé avec une grosse tête de sanglier (je suis ardennais), un cœur énorme, disproportionné et rayonnant, mais ma tenue vestimentaire sportive avait été oubliée totalement ! A part les bas et les chaussures, j'étais en tenue d'Adam (mon nom) ! Cette affiche eut du succès et ce jour-là, avant les matches, je reçus une grêle de tapes sur la tête et les épaules et je dus aller en tenue d'Adam de la baraque au terrain où un farceur me remit ma tenue sportive. Enfin... mon équipe se classa deuxième et ce fut une merveilleuse journée, en particulier pour les malades qui pouvaient être présents et en oubliaient un peu leur misère, leurs souffrances morale et physique. Notre mentor dans tous ces loisirs était notre lieutenant-médecin qui nous aidait par l'autorité qu'il avait de pouvoir s'adresser aux officiers du camp sans passer par les sous-officiers allemands.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT
AGENCE IMMOBILIERE
BASTIAISE
CABINET Pierre MARTELLI
41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 95 31 38 02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains
à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts
immobiliers - Locations, etc...

Il y avait aussi un prêtre, aumônier discret, qui disait la messe tous les dimanches matin, soit dans la petite chapelle, soit sur le terrain de sports où il érigeait l'autel, cérémonie suivie par de nombreux K.G., en grande majorité des Polonais.

L'homme de confiance au X A fut au commencement de la captivité un sous-officier alsacien. Il fut libéré assez tôt : pour quelle direction ? Un autre exerça jusqu'à la fin de la guerre, avec peu d'autorité mais beaucoup de gentillesse (Daël).

Nous vîmes aussi un jour, sans avoir été annoncé, un lieutenant français, fringant dans son bel uniforme, qui nous rassembla un soir comme pour l'appel et qui se présenta. Il venait de France, était prisonnier mais faisait le trait d'union maintenant entre le X A et le nouveau gouvernement, Scapini, etc. Il portait la « Francisque » sur le revers de sa veste, il promit de meilleures relations avec les Allemands, il nous promit une grande audience avec Vichy, il nous promit beaucoup. Trois mois après son arrivée, nous nous trouvions divisés. Il avait introduit la politique « Francisque » ou non ! Pétain ou non ! et les francisques fleurirent sur les vestes des captifs. Beaucoup résistèrent, nous demandions des nouvelles de France, des nôtres, de leur vie. Nous n'avions que peu de nouvelles au X A, la censure était rigide, et avec cet officier, bavard et beau parleur, tout allait bien et irait encore mieux encore chez nous avec la nouvelle politique ; mais beaucoup restaient sceptiques. Où était-il hébergé, où avait-il son bureau ? il apparaissait, disparaissait, faisait sa ronde quotidienne

avec de grands sourires et des réponses évasives à ceux qui l'abordaient. Il nous invita ensuite à des conférences pour nous parler de la France... et de la politique du gouvernement de Vichy. Les Allemands du stalag, commandant en tête, assistaient des premières places à ses discours « spécieux ». Nous allions être surpris en surprise. Un dimanche matin, au rassemblement pour l'appel, ce lieutenant nous harangua et nous annonça qu'il ferait lui-même le rassemblement le dimanche, se substituant au commandant allemand. Satisfaits, nous pensions avoir ainsi plus d'égards, car le chleuh faisait longuement attendre sa venue, les gardes-chiourmes comptant et recomptant ! Par des températures sibériennes, dans la neige, cette attente était difficilement supportée, surtout par les malades non hospitalisés ou en convalescence, qui s'écroulaient dans les rangs. Nous avions l'impression que plus il faisait froid, plus il nous laissait sadiquement attendre sa venue, plus vite il repartait, infatué et sauvage.

Le dimanche suivant, le lieutenant français se présenta pour l'appel, comme il nous l'avait annoncé, nous salua et cria : « Salut à la France, salut aux Nôtres » pendant que deux K.G. hissaient le drapeau français. Toutes les poitrines hurlèrent ces paroles, puis après une minute de silence « à nos morts », nous nous dispersâmes les trois couleurs étaient amenées jusqu'au dimanche suivant. Nous avions été très sensibles à une manifestation où toutes les nationalités saluèrent notre emblème national, pendant que nos pensées et nos cœurs bondissaient au-dessus des frontières.

Le lieutenant arborait une francisque à la boutonnière. Cet insigne fleurit au camp et nous partagea pour et contre, puis disparut peu à peu lorsque, mieux informés, nous entendions parler d'un général appelant à la résistance. Alors, le poids par moment accablant des souvenirs se changeait en espérance : un horizon s'effaçait, un autre apparaissait, et avec lui l'honneur d'être français...

Le X A était un camp très propre, l'intérieur des baraques bien entretenu malgré le manque d'eau. Aucun papier, aucun résidu dans les travées. Il est vrai que tous les matins les « Préventionnaires » étaient candidats pour ces corvées, seul moyen de sortir à l'air libre et d'échanger un salut avec un copain.

Emules de Clémenceau, nous couchions sur les planches, ayant supprimé la paille qui tout naturellement servait de refuge aux parasites les plus obstinés.

La chasse était ouverte tous les matins au réveil et le gibier nombreux et varié... Nous avions chacun deux petites couvertures, heureux ceux qui disposaient encore d'une capote pour s'envelopper la nuit, le calot rabattu sur les oreilles. C'était une vie humiliante, difficile qui étonnait ceux qui venaient de l'extérieur.

Le dimanche nous nous sentions en semi-liberté, les allemands n'effectuant que peu de rondes. De petits groupes se formaient pour essayer de faire cuire quelque nourriture provenant des colis, des échanges, des larcins, etc., en fonction du combustible disponible de l'acétone très inflammable, volé aux Allemands par les cordonniers, très recherché à la bourse des échanges ! De petits feux, dans des boîtes de conserves, s'allumaient entre les chalits, mais surtout aux lavabos où il était plus facile d'éteindre les commencements d'incendies fréquents dans les baraques et provoquant de vives controverses entre nous avec, à la clé, de redoutables sanctions ! (sabotach).

Le dimanche matin était aussi le jour de la lessive, mais l'eau coulait parcimonieusement ; les douches, le samedi après-midi, une opération rondement menée qui elle nous laissait savonnés mais non rincés la plupart du temps !

Au X A, la vie était très difficile. Pendant des années, complètement coupés de l'extérieur, nous étions mal informés, les correspondances étaient rares et irrégulières. Nos espoirs de revoir la France suivaient les « bouteillons » et certains n'hésitaient pas à risquer leur santé dans le but d'obtenir une réforme médicale. Les « bouteillons » circulaient : optimistes après une victoire alliée, pessimiste lorsque nous mesurions les ruines accumulées par les hitlériens en Europe. Mal ou peu nourris, mal logés, notre jeunesse supportait tout physiquement ; moralement nous ne cessions de penser à nos familles, à notre pays meurtri, l'inquiétude et le découragement nous taraudaient le cœur.

CE QUE J'AI VU AU X A

J'allais presque tous les jours à l'infirmerie entretenir avec mon compagnon d'évasions, Louis Cler, qui avait été promu infirmier (d'occasion) et Louis Althuser, chef infirmier, deux sportifs. Au cours d'une de ces visites, je croisai dans le couloir un copain qui faisait les cent pas. Lui tendant la main : « Alors Veillé-Lavallée, comment vas-tu ? Tu es ici ? » Il resta devant moi sans répondre, il me tourna le dos et reprit sa marche solitaire. Je ne savais quoi penser. Il me connaissait bien pourtant, assistant à toutes les rencontres de foot, sportif lui-même et rugbiman de bon niveau. Né à Bergerac, nous avions très souvent discuté ensemble pour ou contre les ballons ovale ou rond !

A suivre.

B. ADAM.
évadé du X A, évadé du V B.

(1) A « L'Opéra-Provence », lors du déjeuner dominical de juin dernier, quelqu'un que je ne connaissais pas m'interpelle :

— Bonjour !
— Bonjour, Terraubella...
— Terraubella ! Depuis que je te lis...
— Merci. Et toi, qui es-tu ?
— Je suis Raphaël Biondi.
— Le maestro du X A ?
— Lui-même !

Celui qu'évoque B. ADAM dans son récit — et que je « connaissais » par ce biais-là depuis juste deux ou trois semaines — était devant moi, sans sa baguette bien sûr, seule la laisse de son caniche. Le hasard est un dieu malin !

— Salut, maestro. Mes amitiés et à bientôt.



Quelques brèves nouvelles.
C'est par ces trois mots qu'habituellement je commence ma rubrique du 604.

Pour Le Lien d'octobre, il n'y aura pas de brèves nouvelles pour la bonne raison que je n'ai rien reçu de vous, mes amis, au cours du mois de septembre.

Si je veux m'en tenir au vieux dicton : « Pas de nouvelles... bonnes nouvelles ! », je dois supposer que vous êtes tous en bonne santé, mais j'aurais préféré quand même, recevoir de vous un petit mot, ou un coup de fil qui viendraient me le confirmer.

Or, alors que Le Lien nous ouvre toutes grandes ses colonnes pour servir de liaison entre nous, vous n'en profitez pas ! Je sais que chaque mois vous attendez votre journal pour avoir des nouvelles des amis du 604 et c'est pourquoi je me suis proposé de servir d'intermédiaire entre vous et l'Amicale, et de rassembler vos messages pour faire la rubrique mensuelle des anciens du 604. Il est bien certain que si vous ne participez pas tous à cette rubrique, si vous ne m'adressez pas de vos nouvelles, je ne peux pas tenir mes engagements.

Alors amis faites un effort ! De temps en temps adressez-moi un petit mot. Je serai heureux de le publier dans Le Lien.

Les années passent... Nous arrivons tous, maintenant, anciens d'Altenbruch, à un certain âge et pour quelques-uns d'entre nous à un âge certain. Le poids des ans a commencé à se faire sentir et déjà de nombreux camarades nous ont quittés ; ils faut donc serrer nos rangs et surtout entretenir le souvenir des amis disparus et apporter à leurs épouses dans la peine l'assurance de notre fidèle amitié et de notre fraternelle affection.

Je demande aux compagnes de nos amis disparus et qui recevront Le Lien gratuitement, de participer au courrier du 604. Elles sont déjà des éléments du 604 et doivent nous donner de leurs nouvelles car les amis disparus sont toujours présents dans notre souvenir. Chères amies, donnez-nous de vos nouvelles.

Avec toutes mes amitiés, je vous dis à tous : au mois prochain... si vous le voulez bien.

Maurice MARTIN.
Mle 369 - Stalag I B, puis X B.

Ces justes remarques de notre ami Martin pour ses « ouailles » du 604 sont valables pour tous les autres kommandos... et pour tous les membres de l'Amicale sans exception ! Le Lien doit rester effectivement notre BUREAU DE POSTE le plus sûr. Ecrivez. (J. T.)



LA GAZETTE DE HEIDE LE VIEUX GUSTAVE

Dong. Dong. Dong. Du clocher de Saint-Martin tombe le glas. Le gros bourdon réservé aux hommes tinte en premier petitôt suivi du Ding. Ding. Ding plus argentin de la petite cloche.

On s'apprête dans la paroisse à enterrer le Vieux Gustave, retrouvé il y a trois jours, étendu raide mort au pied de son lit, seul dans sa petite ferme.

L'an dernier, un autre glas précédé du Ding. Ding. Ding réservé aux dames, avait annoncé au village que sa Berthe venait de passer.

Vieux, Gustave l'avait toujours été. Déjà sur les bancs de l'école communale, ses paroles sentencieuses et trop sensées pour son âge, copiées sur son grand-père, lui avaient valu le surnom de « Vieux Gustave ».

Après son certificat d'études il travailla avec ses parents à la ferme familiale.

On ne lui connut pas de bonne-amie, les filles l'évitaient, il était trop triste. Ses dimanches après-midi se passaient sous la tonnelle ou dans la cuisine du café du village, où il buvait quelques pintes de vin clair et en compagnie des anciens de quatorze qui lui contaient leurs campagnes.

Il courut les habitations, avec ses conscrits, bardé de rubans tricolores et de cocardes, au son d'un clairon enroué, mais ne s'amusa pas vraiment.

Il partit faire son service militaire dans une garnison de l'est où, toujours sage et taciturne, il passa deux années avant de retrouver ses parents, ses vieux amis et ses vaches.

On lui proposa plusieurs « payses » mais il n'en retint aucune.

Il paraissait de plus en plus âgé, courbait l'échine, traînait le pas et s'exprimait comme un sexagénaire.

Septembre trente-neuf arriva. Il alla rejoindre en Lorraine un régiment de tirailleurs algériens. Tout de suite il fut le « Chibani » (1) de la section.

En juin quarante, après s'être vaillamment battu, il se retrouva dans un stalag du Nord de l'Allemagne, puis dans une ferme du Holstein.

Ses camarades de kommando le baptisèrent évi- demment « Le Vieux Gus ».

Son bauer et sa fermière avaient la quarantaine, ils n'avaient qu'une fille qui n'était pas encore majeure.

Il retrouva, comme en France, le rythme des travaux des champs et s'intégra à la famille. La terre là-bas n'est-elle pas la même que chez nous ? Le fumier que l'on nomme « Mist » ne dégage-t-il pas la même odeur chaude ?

Une étroite intimité se créa entre Bertha et lui, l'inévitable se produisit. Ils s'aimèrent sur une botte de paille, aussi blonde que ses nattes, malgré l'interdit des lois du Reich, le jour même de ses vingt ans. Ce fut alors le grand amour, et pour lui le premier.

Cela se sut, et le camarade de la ferme voisine, un séducteur parisien qu'elle avait repoussé, en fut jaloux. Il glissa dans l'oreille d'un gardien qu'il se pourrait bien que Gus et Bertha... L'Allemand fit son enquête et les surprit dans un bosquet au bout du champ de betteraves pendant la pause de trois heures.

Le zélé nazi fit son rapport. Ils passèrent devant les tribunaux, il écopa de trois ans de forteresse et Bertha partit dans une prison spéciale à Hambourg pour également trois années.

Gustave pesait alors 75 kg et mesurait 1,80 m., il tomba, avec le régime de Graudenz à 47 kg. Sa robuste

constitution paysanne et sa solide santé lui évitèrent la mort qui frappait les plus fragiles.

Son employeur allemand alla rejoindre ceux de sa classe sur le front russe et tomba à Stalingrad « Pour son Führer et sa Patrie ».

La fermière mourut de chagrin au milieu de l'opprobre de ses compatriotes et ses biens furent vendus au profit du parti, Bertha étant déchu ne pouvait hériter. Les Russes libérèrent « Vieux Gustave » qui, après un séjour dans un sana en Suisse, retrouva Saint-Martin.

Ses parents âgés lui laissèrent l'exploitation à conduire et le pressèrent de prendre femme.

Gustave n'avait jamais cessé de penser à Bertha. Il fit faire des recherches par le maître d'école germanophone. Le bourgmestre du village allemand lui répondit qu'elle vivait encore, qu'elle était servante dans un Gasthof. C'était tout ce qu'elle avait trouvé pour subsister. Elle n'était pas mariée, l'Allemagne ayant perdu trop d'hommes, les maris manquaient.

Alors, réunissant ses économies, il alla la chercher et lui passa un anneau d'or à la main gauche.

« L'Allemande » comme on l'appela, mit du temps pour se faire admettre dans la communauté villageoise, mais une paysanne est une paysanne et elle y arriva. Elle conserva cependant son accent german et émailla son parler de dictons en patois appris de son mari.

Bertha, devenue « La Berthe à Gustave », mena sa ferme comme une maîtresse femme et tint son « Koustaf » propre comme un sou neuf, ce qui lui valut la considération de la population.

Ils n'eurent pas d'enfant. Etait-ce dû aux régimes pénitentiaires aussi durs pour elle que pour lui ?

Une vieillesse heureuse les unissait... c'est alors que l'emporta une mauvaise pneumonie, séquelle d'une autre contractée dans les humides cellules nazies ; elle laissa son « vieux » seul et désemparé.

Un an après, le soir même de l'anniversaire de sa mort « Vieux Gustave » se mit au lit et rêva de Graudenz, comme souvent d'ailleurs.

Une voix forte et rauque tonna dans la pièce.
— Auf stehen, Schweine Franzose (2). Appel. Il faisait nuit et froid...

Il se leva d'un bond et s'effondra sans vie sur le sol. Une douce lumière inonda la chambre et il vit un grand vieillard à barbe blanche qui lui souriait.

Tu ne me reconnais pas, Vieux Gus ?... C'est moi qui avec mes clés t'ai jadis rendu la liberté en Allemagne (3) (air connu)... Regarde qui m'accompagne... Alors Saint Pierre, se détournant, dévoila une apparition féérique : Bertha, rayonnante de blancheur, la tête légèrement penchée de côté, un radieux sourire aux lèvres lui tendait les bras. Elle était jeune et belle comme au premier jour de leur amour, et autour de sa chevelure blonde d'où pendaient deux longues nattes d'or brillait une auréole.

Cela, ses camarades qui le conduisaient au cimetière, groupés sous leur drapeau en devisant, ne le sauront jamais.

- (1) Chibani, en arabe, veut dire : vieux.
- (2) Debout pour l'appel, cochon de français.
- (3) Le Père céleste dit à Saint Pierre, Tu vas descendre avec tes clés, Et pendant qu'arrêtrai la guerre Tu leur rendras la Liberté. (Chant des prisonniers).

N. B. - Ceci n'est qu'un conte, mais inspiré de plusieurs histoires vraies.

Jean AYMONIN. 27641 X B.

Mots croisés n° 423 par Robert VERBA

1 2 3 4 5 6 7 8 9

I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTELEMENT :

- I. - De toute façon fait la crème à condition d'y ajouter du lait.
- II. - Les huitres le sont parfois. — III. - Ensemble de pays gouvernés par une même autorité. - Symbole chimique du platine. — IV. - Chef-lieu du département du Calvados. - On y stationne pour boire un coup. — V. - Symbole du tour. - Se garda d'un coup. — VI. - Casser les pieds ! - Dix anglais. — VII. - Petit poème destiné à être mis en musique. — VIII. - Rejeta comme non acceptable. — IX. - Fondamental.

VERTICALEMENT :

- 1. - Pièce conductrice servant à amener le courant dans un milieu où il est utilisé. — 2. - On s'en est fait beaucoup en captivité. — 3. - S'en va, part. - Durs et froids. — 4. - Brille et scintille. — 5. - Vaste étendue d'eau. - N'aime pas les calculs. — 6. - Flouée. - Explosif. — 7. - Coutumes. - Fessai. — 8. - Désunie. — 9. - Portion du littoral comprise entre les plus hautes et les plus basses mers... - Pronom.

30 septembre, 12 heures. Le facteur a distribué le courrier du jour et la chronique des Anciens d'Ulm ne m'est pas parvenue. Le Lien d'octobre ne peut pourtant pas paraître sans elle ! Ça n'est jamais arrivé. La perplexité du rédacteur en chef n'a d'égale que son embarras...

Ohé, Lucien, que t'arrive-t-il ? Pourquoi me laisser tel sœur Anne, guettant en vain la route qui poudroie sous le soleil d'automne ? Te remplacer au pied levé je le voudrais, mais les nouvelles de tes (nos) amis, c'est... toi ! Ah, si je pouvais à distance lire leurs lettres, leurs cartes de l'été, qui gisent sur ton bureau, esseulées, attendant de paraître !...

A l'impossible nul n'est tenu, n'est-ce pas ? Aussi, amis d'Ulm, ne me tenez pas rigueur de ce contre-temps. Je crois, j'espère que ces nouvelles de vous, des autres, que vous ne lirez pas, étaient de bonnes nouvelles, qui nous disaient que vous avez passé de bonnes vacances et que votre amitié est sans failles, fidèle.

Mais je veux quand même vous parler indirectement d'Ulm, « ulmus »/l'ormeau, comme l'écrivait Jean VERNOUX... Et voici comment :

Mon « papier » sur l'imprimerie et l'imprimeur actuel du Lien, M. Romain, paru il y a déjà quelque temps, avait eu l'heur de plaire à quelques-uns. Mais n'est-ce pas pour cela que l'on écrit ! Quelques lettres me l'ont dit alors, mais il est une remarque, verbale celle-là, dont je veux faire état, fut-ce avec retard. Elle est précisément de Lucien VIALARD, l'animateur des Ulmistes à l'Amicale... qui m'a rappelé un jour, entre deux tables, à l'Opéra-Provence, que les rapports entre Le Lien et Chef-Boutonne étaient fort anciens et qu'il eut été bon d'en parler dans mon article.

Oui, je savais, mais tant d'autres aussi ! J'ai donc repris mes notes, ouvert le dossier et révisé, en vrai potache que je ne suis plus, ce qu'il importe de ne pas oublier, touchant Le Lien, son histoire et ses rapports avec le bulletin des Anciens d'Ulm « Sous l'Ormeau ».

Que mon ami Lucien se rassure ! Je sais ce que le Père VERNOUX, YVONET et lui-même ont fait, quel a été leur itinéraire jusqu'à l'Amicale, ensemble avec leurs amis d'Ulm et des kommandos qui en dépendaient. C'est aujourd'hui de l'histoire ancienne qui garde son prix. Le LIEN VB - XA, B, C est une grande maison. M. CHASSERAY, son premier imprimeur, « prenait un plaisir fou à faire le journal au point d'y perdre de l'argent... », c'était sympathique ; M. ROMAIN y prend un plaisir égal sans vouloir en perdre... c'est très réaliste et c'est ce qui permet la durée dans la continuité.

C'est à tout cela que je pensais en faisant le reportage sur Chef-Boutonne. Les initiateurs du journal, les alluvions drainées en chemin, les responsables de sa rédaction, ses collaborateurs, ses lecteurs — et leur soutien —, le passé, le présent, tout cela emplissait mon esprit. Rien n'était oublié ni personne.

Le Lien et l'Ormeau, l'Ormeau dans Le Lien, le lien entre nous encore un peu...

Ce « papier » plutôt inattendu pour combler une absence vous aura dérouté... Rassurez-vous pourtant : le mois prochain, vous retrouverez votre chroniqueur habituel.

J. T.

Dernière minute « Sous l'Ormeau » en page 6

**BIENTOT 1987 !
PENSEZ DEJA...**

**A VOTRE COTISATION !
Une petite longueur d'avance,
le Trésorier vous en remercie !**

Les ANCIENS du WALDHO

Dans Le Lien de mai 1983 j'ai présenté à nos lecteurs le livre de notre ami Jean CANERI «Le Simulateur». A ceux qui n'ont pas encore ce livre dans leur bibliothèque P.G. je recommande de se procurer au plus vite cet ouvrage en écrivant à l'auteur (90, Avenue du Général Leclerc, 28100 Dreux).

Mon séjour de trois années à l'hôpital du Waldhotel à Villingen (VB) m'a permis d'approcher cet « univers carcéral et hostile, contrôlé par des vainqueurs partagés entre la crainte de ces déments et le soupçon obsessionnel d'être dupés par des simulateurs ».

L'année 1940 s'est terminée, à l'hôpital, sans qu'apparaisse le moindre malade atteint d'une maladie contagieuse. Le rayon des infirmiers était lui aussi des plus restreints. Nous étions six infirmiers au 31 décembre 1940. Pourquoi cette carence inhabituelle des effectifs ? Tout simplement que les Allemands entretenaient dans la masse P.G. la psychose d'une libération prochaine, au plus tard pour Noël 1940. Seuls resteraient en Allemagne quelques mois encore les malades importants et les infirmiers pour les soigner. Alors le personnel sanitaire ne se montre pas !

Mais Noël passa, sans libération. S'apercevant qu'ils avaient été grugés par leurs geôliers et que la captivité pouvait être longue, les P.G. usèrent de divers procédés pour écourter leur séjour en Allemagne. Chacun avait sa petite combine : l'un cherchait le kdo le mieux placé, si possible près de la frontière suisse pour s'évader, l'autre cherchait dans l'arsenal des maladies celle qui le placerait rapidement dans un train sanitaire pour la France. Alors les infirmiers se montrèrent. Et c'est alors que l'on vit arriver au Waldho une sorte de Cour des Miracles moderne. Jamais on n'aurait pu croire qu'il y eut tant de bancals, de tubards, de diabétiques et de dingues dans l'armée française. Quant aux infirmiers (vrais ou faux) ils arrivaient par camions ! Heureusement car l'effectif sanitaire avait brusquement baissé par suite du départ dans la nuit du 20 octobre 1940 de tous les blessés de guerre français invalides dont un jeune alsacien aveugle, accompagnés par quatre infirmiers mes amis MILLET, VIENNET, POZZI et GUYOT.

L'arrivée du renfort perturba notre tranquillité. Les fous, tubards et autres contagieux furent dirigés sur l'Infektion, service dirigé par le Médecin lieutenant FELLONNEAU.

FELLONNEAU dirigeait le Cercle artistique du Waldho assisté du Médecin-auxiliaire PALMER qui en était le régisseur. Ils organisaient le dimanche des séances récréatives ; la troupe jouait des petites pièces des auteurs-maison : DROUET, BMMERT, PERRON.

Au printemps 1941 notre ami PALMER nous quitta pour l'Arbeit Kommando de Witznau près de Walshut. Le nom de ce patelin allemand doit faire dresser l'oreille aux ex-candidats à l'évasion. A pied, de Walshut à la frontière suisse, il y a 3 km ! Quand dans notre petite troupe théâtrale nous apprîmes ce transfert nous avons vidé maintes canettes de bière à la prochaine arrivée en France de notre sympathique régisseur. Fin août 1941 nous apprenions que notre ami toubib Daniel PALMER avait profité de son séjour à Witznau pour aller faire une petite excursion en Suisse avec son infirmier, le 14 août. Je profite de l'occasion pour adresser à mon cher toubib mon très bon souvenir et lui signaler que la retraite lui procurant — quand même — quelques loisirs dans sa Haute-Provence, il pourrait, pour les lecteurs du Lien, faire la relation de son évasion, car tous les P.G. et surtout ceux qui ont tenté l'aventure, savent que le plus près n'est pas toujours le plus facile.

Ainsi FELLONNEAU resta le seul toubib dans la troupe du Waldho... Pas pour longtemps, hélas. Le 10 juillet 1941, un ordre arriva du Waldho, le Médecin-Lieutenant FELLONNEAU était muté à compter du 13 juillet 1941 à l'Infirmerie du Camp de Rawa.

La veille de son départ, le 12 juillet, notre bon géant barbu offrit, dans la salle du théâtre du Waldho, un banquet d'adieu à toute la troupe artistique. Parmi les convives : Giron, Chamson, Bonnault, Petitjean, Desseigne, Daubigny, Perron, Mariani, Lachenal, Ajaques, Drouet, papillon, Bouillon, Decoudun... une belle tablée. FELLONNEAU présidait ; j'étais à sa droite... J'en profitai pour lui poser quelques questions :

— Du regret docteur de quitter ainsi le Waldho ?
— Bien sûr... surtout qu'il y a ici une belle équipe médicale, de bons copains... et la troupe du Waldho que j'ai l'honneur de diriger et que nous avons fait ensemble de belles performances. On s'est bien amusés, tous ! Il faut continuer.
— Nous essaierons... Et vous n'êtes pas triste d'abandonner vos malades de l'Infektion ?
— Oh que si ! Ils étaient gentils, mes chers déments. J'aurai bien du mal à les oublier...

— Vos déments ! Je vous dirais, docteur, que nous ne croyons pas beaucoup à leur folie.

— Vous êtes libres de le penser... quant à moi, je suis toubib... On m'amène des malades, je les soigne. Quant à les guérir, c'est une autre affaire. Au Waldho, qui est un hôpital de fortune, nous n'avons pas le matériel pour soigner la folie... tant mieux pour eux si ce sont des simulateurs, ce n'est pas à moi de le déceler, c'est aux Allemands. Tu ne voudrais quand même pas que j'empêche un gars de partir pour la France ?

— Je suis de votre avis docteur, mais vous ne croyez pas perdre un peu de valeur auprès d'un faux malade.

— Holà ! Elle n'est pas folle la guêpe ! Quand je prends un type à l'arrivée, je le mets tout de suite en confiance. Je lui dis : « Ecoute-moi bien mon gars. Je ne veux pas savoir si tu es fou ou pas. Pour moi tu es un malade comme les autres. A toi de te débrouiller ». Voilà, c'est tout. Le gars est au parfum. S'il est fou il n'a rien compris, s'il ne l'est pas, il a pigé !

— Oui, et dans cette alternative je me souviens très bien du cas d'André CESBRON.

— Quest-ce que le gars Dédé vient foutre dans cette histoire ?

— Vous ne vous rappelez pas le soir où notre Dédé s'était rasé la barbe et s'était déguisé en malade arrivant à l'hôpital. Vous étiez en train de jouer au ping-pong dans le hall de la Médecine. Je vous ai amené, avec FORSTER, le soi-disant malade porteur de deux musettes bien bourrées et d'une valise, pour que vous puissiez l'examiner dans la salle des entrées, car c'était vous le médecin de service. Vous avez dit à FORSTER de le monter à la salle des entrées et que vous le verriez après votre partie, mais André CESBRON ne voulait rien savoir, il voulait être examiné tout de suite. Alors vous vous êtes retourné vers moi et vous m'avez dit : « Ce gars là, avec son calot enfoncé jusqu'aux oreilles, veut jouer les fous. Tu vas voir ce qui va lui arriver. Aussitôt dans la salle, je vais retrousser mes manches de chemise et je t'assure qu'il se souviendra de son entrée au Waldho ! » Vous vous rappelez ?

— Oui ! Avec ce sacré Dédé on a bien ri ! Mais j'ai une excuse : même son frère Joseph ne l'a pas reconnu ! A part ça ce n'est pas ma réception habituelle. Je suis plus conciliant, mais tu avoueras, qu'avec ce nouvel arrivant, à 19 heures et sa façon de me rigoler sous le nez, je pouvais m'énerver... C'est un cas exceptionnel.

— Je suis d'accord avec vous... mais faut avouer que le gars Dédé est passé très près d'une bonne correction...

— Ça, mon vieux, ce sont les risques de la tromperie... je l'ai pris pour un autre, c'est tout.

— Et Napoléon ?

— Ah ! Celui-là c'était un as dans son genre !

— Etait-il fou réellement ?

— Je n'en sais rien. Il est entré à l'Infektion avec un dossier impeccable. Certificat de son docteur en France certifiant qu'il le soignait depuis quelques années pour des dérangements cérébraux, et une attestation du directeur d'un asile où notre Napoléon avait fait un séjour prolongé.

— Ça peut se discuter. J'ai un copain juif qui garde précieusement dans ses papiers un certificat de baptême délivré par le curé de Saint-Sulpice.

— Je ne veux pas savoir si ce sont des certificats de complaisance. On m'amène un malade, j'essaie de le sortir des griffes allemandes, fou ou pas fou !

— Nous l'appelions Napoléon car il était toujours coiffé d'un chapeau de gendarme en papier de journal et il était suivi dans ses promenades dans l'hôpital d'une suite imposante qu'il haranguait lors des poses.

— Car c'était un orateur, un vrai tribun. Il était avant-guerre, huissier de justice dans le Limousin. Un type très intelligent et qui faisait dans la mégalomanie. Il se prenait pour le cousin de l'empereur de Chine...

— Franchement docteur, était-il fou ?

— Oui, car les Allemands l'ont reconnu comme tel ! Et il faudrait savoir maintenant comment se comporte, au pays natal, notre Napoléon depuis six mois qu'il a été rapatrié.

CHAMPAGNE LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P.G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

« L'affaire » de Lille : Mai 1940

Le Lien a publié récemment un récit d'un de nos camarades intitulé : « La chaudière lilloise » ; voici, sur le même sujet, le témoignage vécu d'un des nôtres, P.G. du XB, XC, Lucien HAFNER, de Roannes, notre homme de confiance au kommando d'Oldenbourg-Lindenhof, en 1943-1945.

« La chaudière lilloise, j'ai été en plein dedans : Nous sommes arrivés à Lille, c'est-à-dire le 1^{er} bataillon du 38^e R.I. (St-Etienne) sensiblement avant les avant-gardes allemandes. Pour mon compte je commandais le train de combat de ce bataillon, le T.C.I. ; ravitaillé en armes et en munitions. J'avais même, en direction d'Haubourdin, dépassé Lille. Avec indication d'attendre.

Le bataillon s'est alors enfoncé dans la ville : nous n'avons plus revu personne, si ce n'est deux chenillettes qui sont venues chercher des munitions à nos camionnettes. Par elles nous avons su que le bataillon avait fait prisonnier un général allemand, lequel aurait répliqué à notre commandant à son P.C. : « Je suis prisonnier, mais dans quelques heures ce sera vous ! »

Bon, moi dans mon coin, avec les gars et un deux

autres sous-off. Plus d'officiers : ils avaient été, paraît-il « invités par radio à se rendre à l'Hôtel de Ville. Et lorsqu'ils y furent rassemblés les Allemands sont arrivés et les ont fait prisonniers ».

Nous, nous étions sans ordre, mais avec quand même le réflexe de se défendre et de ne pas se laisser capturer si facilement. Nous avons donc constitué un point d'appui et tenu deux jours, bien que nous sentions de plus en plus la pression d'en face s'amplifier. Sans vouloir jouer les héros, je n'étais pas du tout d'accord pour lever les bras. Je m'étais installé à un coin de rue avec un F.M....

...Mes gars m'ont appelé, me disant que tout le monde se rendait, que cela ne servirait à rien de résister plus longtemps ; l'artillerie allemande nous canardait à vue, l'aviation aussi, cette dernière nous couvrant de tracts qui nous invitaient à nous rendre. En larmes, avec 2 ou 3 gars de St-Etienne, nous avons rejoint les autres après avoir essayé de détruire nos véhicules, sans toutefois aller, du fait que des civils étaient terrés au fond des caves, jusqu'à faire sauter camions et camionnettes pleins de munitions.

— Et dans votre nouvelle troupe du Waldho's Folie vous avez des sujets intéressants, moins spectaculaires que Napoléon mais aussi curieux ?

— Il y a Bebert, surnommé Soubirou, car toute la journée il voit des apparitions. On ne sait pas ce qu'il voit, mais soudain il tombe à genoux, les bras écartés, la tête levée vers le ciel et il reste ainsi en contemplant pendant de longues minutes. Il ne parle pas, ce qui fait qu'on ne sait pas qui est apparu. Il y a aussi Commercy, un surnom que les infirmiers lui ont donné car il pleure comme une Madeleine et les madeleines sont de Commercy, ça vient de loin ! Il ne faut pas lui adresser la parole, car aussitôt ce sont les grandes eaux. Le pauvre vieux il s'esquinte les glandes lacrimales. Il a les yeux creux, les paupières toutes rouges, il fait peine à voir. Il y a aussi « l'obélisque » ainsi appelé parce que toute la journée il reste planté, de préférence dans un coin, face au mur, sans bouger...

— S'ils ne sont pas fous, ils jouent un jeu terrible. Ils risquent à la longue de perdre la raison pour de bon.

— Certainement... Mais dis moi, mon cher PERRON, si nous parlions un peu de théâtre pour changer l'atmosphère. C'est aujourd'hui, cet après-midi, que je joue pour la dernière fois dans la pièce de notre ami Jean DROUET « Monsieur Paul » où tu tiens le rôle de patron de bistrot...

— Pour vous servir au bar, mon cher ami.

Le lendemain, à l'aube, le Médecin-Lieutenant FILLONNEAU quittait le Waldho, direction Rawa-Ruska.

Ce dialogue entre FILLONNEAU et moi et dont je me garantis pas l'exactitude des mots car 45 années se sont écoulées depuis, mais dont je certifie l'essentiel d'après mes notes de captivité, ne mettait pas un point final à l'énigmatique question que nous nous posions au Waldho : « Nos P.G. fous étaient-ils des simulateurs ? »

Quelques mois plus tard, le contingent des fous ayant été renouvelé, les anciens étant partis en France comme D.U., je me trouvais de garde de nuit avec l'ami CONTESTIN, le « brave chasseur de cocardes » de Beaucaire. Nous avions partagé notre nuit : lui veillait de 20 heures à 2 heures et je le relevais de 2 heures à 8 heures. Un ordre était venu du Bureau des Allemands qu'il fallait réveiller tous les D.U. de l'Infektion, dont les fous, à 4 heures du matin pour qu'ils soient prêts à 6 heures pour être dirigés sur la gare de Kernack. Un train de D.U. rapatriés devait les prendre vers 7 heures.

A 2 heures du matin, en me réveillant, Titin me passait la consigne. J'étais heureux de cette bonne nouvelle, car parmi les « dingues » j'avais un bon camarade qui simulait la folie, aidé, dans sa tentative, par l'ami Camille CHARBONNET (salut Camille !) qui lui prodiguait, chaque jour, la piqûre adéquate qui le maintenait dans un état de fébrilité assez avancé. Il y avait aussi, parmi les « vrais dingues », un gars qui depuis son arrivée au Waldho opposait le mutisme le plus complet à toutes les questions que nous lui posions. Il était complètement muet, pas un son ne sortait de ses lèvres. Il était, paraît-il, irrécupérable.

A l'approche de 4 heures je partis à l'Infektion, par le couloir souterrain, réveiller le responsable Georges PIFFAULT afin qu'il rassemble tout son petit monde de D.U. pour 6 heures dans le hall de la Médecine. Pendant que Georges s'habillait, j'allais à la chambre des fous pour les réveiller et dire au revoir à mon copain. J'entrai donc dans la chambre et donnais la lumière. Le premier dormeur que je secouai était le muet et je criai : « Debout là dedans ! » Le muet, réveillé en sursaut, me regarda tout hébété et me demanda : « Mais qu'elle heure est-il ? » — Il est 4 heures. Alors le fou eut cette réponse sensée : « Mais ils sont fous de nous réveiller à une heure pareille ! » Quant à moi j'étais devenu muet de stupéfaction. Nous nous regardions comme deux hommes pris en flagrant délit, lui, d'avoir parlé par surprise et moi de constater que le muet était un faux-muet. Heureusement pour lui que ce n'était pas l'infirmier allemand qui l'avait réveillé, car pour lui c'était fini. Toutes les souffrances qu'il avait endurées, tout le travail qu'il avait accompli pour arriver presque au but final n'auraient servi à rien ! Je ne fis aucun commentaire et je continuai à réveiller les dormeurs. Quant à mon copain il me chargea d'aller prévenir Camille pour sa piqûre. Ce qui fut fait.

A 6 heures j'assistai au départ des D.U. pour la gare de Kernack. En passant devant moi le muet (?) me fit un sourire d'amitié et je lui criai « Bonne chance ! ». Quant à mon copain il passa devant moi, allongé sur un brancard porté par deux infirmiers. Le pauvre était totalement inconscient et semblait délirer. Plus tard, je demandai à Camille pourquoi mon ami était dans un tel état :

— Tu penses, j'ai doublé la dose pour la désintoxication, me dit-il, avec la satisfaction du devoir accompli.

Voilà pourquoi je n'ai jamais cru à la folie de mes compatriotes.

H. PERRON.

Arrêtés par les Allemands, mitrailleuse au poing, nous avons passé notre première nuit de P.G. dans les locaux de la Foire internationale de Lille.

J'ai su, plus tard, en retrouvant des combattants de Lille qu'il y avait eu effectivement un défilé, avec armes ? sans armes ? je ne sais pas.

Lucien HAFNER.

XB - XC Kdo Oldenbourg-Lindenhof.

BIENTOT 1987 !

PENSEZ DEJA...

A VOTRE COTISATION !

Une petite longueur d'avance,
le Trésorier vous en remercie !

Note de lecture

Le Wagon à Vaches, de Georges HYVERNAUD

(Editions Ramsay, 1985)

«...Des hommes à gueules de vaincus. Ces gueules sans nom, ces noms sans rien, ces existences de la route et du hasard, les types qui n'ont pas de pot, les types qu'on pousse, qu'on traîne, bons pour les trains, j'entendais le bruit des roues, bons pour les wagons à vaches, j'entendais la voix des types, le piétinement de tant de pieds sur tant de routes, pas après pas, pas après pas, le bruit des roues, les voix hargneuses, usées, résignées des types, de tous les types entassés et trébuchés pour rien, parce que c'est la vie, parce que c'est comme ça, parce qu'ils n'ont pas de pot, pas de pot, pas de pot, pas de pot...»

Image saisissante de l'Europe en guerre dans le chassé-croisé des trains qui filent à l'infini des routes, trains de soldats en route vers le front, trains de prisonniers en route vers les camps, suivis d'autres trains en route vers les fours, les trains du réseau de la souffrance et de la mort, la vie mise en jeu. Le train, tac-à-tac, tac-à-tac, tac-à-tac, tac-à-tac. Chevaux 8, hommes 40. Ou 80 ou 100...

Dans la riche et généreuse préface qu'il a donnée en 1984 au livre du P.G. Hyvernaud, son collègue université, ETIEMBLE ne se lasse pas de battre sa coulpe pour avoir, dans son métier de critique littéraire, si stupidement ignoré un écrivain pareil quand Roger Martin du Gard parlait, lui, de

« témoignage hallucinant et, à tous points de vue, d'une exceptionnelle qualité » et que Cendrars révélait combien la lecture de La peau et les os (1949) — Le Lien n° 419 — l'avait aidé à « comprendre la désolation profonde dans laquelle était prostré son fils aîné depuis son retour de captivité ».

L'étude d'Etienne nous est d'un grand secours pour comprendre l'auteur du wagon à vaches et sa vision du monde et des hommes. Il n'est pas de ceux qui savent le sens de l'Histoire ou la Méta-physique, aucun messianisme à prêcher ou à croire, d'aucune sorte. L'expérience qu'il vient de vivre lui a permis, en cinq longues années, de faire le tour des choses, et des êtres.

Prisonnier libéré, il se contente pour l'heure de vivre la réalité au plus près, imitant les gestes des vivants avec le sentiment d'avoir plongé dans un univers insolite, une société égoïste, veule, hypocrite où les ambitieux font la loi et l'ordre. C'est l'étranger dans sa ville, l'œil ouvert. Son esprit se rebelle, se sent et se veut non-conforme. Il a le sens de la formule, la parole riche, éloquente, expressive dans sa brièveté

«...Les boutiquiers exposaient en ce temps-là le portrait d'un général. Les poètes chantaient la Marseillaise et les lendemains qui chantent, la rose, le réséda

et les cheveux d'Elsa ; des choses qui ne me concernaient point. J'ai regagné ma ville. J'ai repris mes droits. Le droit à Busson frères, aux tickets de rationnement, à l'usage des urinoirs publics. Le droit de vote. Même le droit de propriété.»

Rien de bien exaltant, la banalité quotidienne retrouvée. Des petites phrases qui proscrivent les grands mots, un style direct, précis, percutant pour dire la déception du retour, le dérisoire du temps d'après qu'il avait imaginé autre, des petites phrases, sujet, verbe, complément qui frappent comme des balles. Un air qui ne nous est pas totalement étranger...

Mais parce que dans ce monde, où il a tant de mal à se reconnaître, subsistent encore « quelques purs », le très humain Hyvernaud veut continuer de croire en l'homme, son pessimisme reste empreint de générosité, de tendresse même. Il croit aux petits bonheurs du jour arrachés à l'absurde, ces bonheurs simples de l'existence qui lui ont tant manqué dans sa baraque enclose de barbelés. On pense en le lisant à Jules Renard,

« Jamais personne ne m'empêchera d'être ému quand je regarde un champ, quand je marche jusqu'aux genoux dans une avoine qui se redresse derrière moi. Quelle pensée est aussi fine que ce brin d'herbe ? » (Journal - 1898).

« Le wagon à vaches », un livre qui n'a pas pris une ride. La vacherie humaine non plus d'ailleurs. Deuxième volume des œuvres complètes d'Hyvernaud, qui en compteront quatre, dont les Carnets d'Oflag, c'est finalement un livre de P.G. Lisez-le !

J. Terraubella.

LE COIN DU SOURIRE

par Robert VERBA.

Le prisonnier clandestin

1943, en Allemagne. Le haut commandement allemand appréhendait un débarquement de l'ennemi. Pour en savoir davantage il délégua son plus fameux espion (qui en réalité était une espionne), en Angleterre.

Cette dernière qui se nommait Méta Deutscha avait la renommée d'être encore plus forte que la célèbre Mata Hari. Elle reçut l'ordre de ne revenir en Allemagne qu'accompagnée de renseignements de première importance et de ne reculer devant rien pour entrer en relation avec les responsables militaires anglais.

Quelques semaines plus tard, le fuhrer apprit qu'elle était de retour et la convoqua immédiatement.

— Alors Méta, que nous ramenez-vous ?

— Et bien voilà, vénéré Fuhrer, j'ai réussi à séduire un haut fonctionnaire anglais et, en passant la nuit avec lui, je suis parvenue à lui voler plusieurs documents qu'il cachait sous son oreiller. Je les ai remis au général avant d'être convoquée par vous.

— Bravo, ma chère Méta, vous êtes une championne et je vous adresse toutes mes félicitations.

— Ce n'est pas tout, vénéré fuhrer, j'ai réussi également à faire un prisonnier anglais.

— Alors là, vous êtes encore plus habile que je ne le croyais ! et vous méritez une forte récompense.

— Je vous en remercie à l'avance, vénéré fuhrer.

— Convoquez-moi tout de suite cet anglais que je l'interroge moi-même.

— Je ne le puis, vénéré fuhrer.

— Comment vous ne le pouvez ? C'est un ordre !

— Impossible, vénéré fuhrer, vous ne pourrez le voir que dans quelques mois lorsque j'aurai accouché !

Le coin du poète

Réconciliation

J'ai vu s'éclairer ton regard mon enfant.
J'ai vu la candeur de tes dix-huit ans
[s'éveiller.

J'ai surpris ton regard,
Il brillait dans la triomphale lumière
[méditerranéenne.

**

Ton visage était tourné vers moi.
Plongé dans la mer de tes rêves
Tu jouissais de ta joie.
J'attendais.
La fraîcheur de l'aube,
Sur cette terrasse,
Passait un doigt très doux sur ta paupière.

Comme aux aguets,
Me délectant de ta surprise
J'attendais...
Tu remontais des profondeurs...
J'attendais l'étonnement de ton regard.
Il fut grand,
Pur,
Il fut beau.

Avant même que ton esprit
Ne fut en éveil,
Avant que ta pensée
Ait pu saisir l'inattendu
Que tes lèvres n'aient pu l'exprimer
Ton regard disait
Un mot :
Magnifique !
D'un seul coup,
— Jeune Allemagne —
J'ai reçu ma récompense...

D'un seul coup
Tant d'années de patience,
D'attente,
De méditation.
D'un seul coup,
D'un seul trait fut effacé
La somme des souffrances,
Des renoncements.

D'un seul trait
Notre déchirant sacrifice,
Tout mon sang répandu,
Tout l'amour donné
Et perdu,
Car tu pouvais être l'ennemi,
Et ton regard
Et tes lèvres disaient :
Merci.

René QUINTON.
Tossa, 16-8-1962.

Notre rédacteur en chef et nous-même avons pensé que ce délicat poème méritait d'être publié et aurait la faveur des lecteurs.

L'auteur a conté lui-même à notre ami Terraubella la genèse de ce texte ; elle en révèle l'inspiration et le sens. En août 1962, notre camarade René Quinton séjournait en Espagne, au bord de la Costa Brava. Un soir, un jeune Allemand lui demande l'hospitalité ; elle lui est accordée de grand cœur : le voyageur peut passer la nuit sur la terrasse de la maison qui domine la mer.

Le lendemain matin, René Quinton vient trouver son hôte ; il lit dans ses yeux encore endormis. Tout le poème est fait de l'amicale observation de ce regard qui, d'abord noyé dans le demi-sommeil, s'éclaire peu à peu de la lumière de la conscience. Il y a comme une harmonie préétablie entre la pure beauté du jour naissant et l'étonnement du regard vierge que le jeune homme pose sur les choses. Et le sentiment du « magnifique », à ce moment du poème, n'est encore exprimé que par le langage des yeux.

Mais tandis que le jeune Allemand continue de se détacher des limbes du réveil, le poète, toujours attentif au regard de son hôte, réfléchit et songe ; il élargit la description en méditation, mue l'anecdote en symbole. Cet adolescent, n'est-ce pas l'incarnation de la « Jeune Allemagne » ? Or, pour que naquit cette Allemagne nouvelle, il fallut que périt l'ancienne et que du creuset de la guerre cruelle sortit un peuple régénéré. Le miracle s'est accompli ; les esprits conciliateurs (notre camarade en est un) ont dû combattre avant que de pardonner ; mais ils ont reçu leur « récompense ». L'ennemi est devenu l'hôte qui mérite d'être accueilli fraternellement.

Le jeune Allemand à qui un ancien prisonnier de guerre français, âme noble et généreuse, vient d'ouvrir sa demeure et son cœur, est conscient de la chance qui lui est offerte ; lucide désormais, assuré de son innocence, il exprime, des yeux ET des lèvres, sa gratitude.

Eric GROS.
Stalag X B - 83754.

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Une carte de Schramberg, de nos amis HADJADJ, SERAY J. et Mme : « En voyage-souvenir à Schramberg, mon meilleur souvenir et toute mon amitié » / « la cohabitation ça marche. Amical bonjour ». Sur la même carte, deux autres signatures... illisibles. En me servant du journal (juillet-août), j'ai cru déchiffrer : Sarrazin et, sans doute, Bonnin ? : « Sur le terrain de notre pénible exil, nous jouissons des effets de notre fidèle amitié. Bien sincèrement à tous ». — Pitié pour le décrypteur, merci pour votre carte.

Une carte de Dinan de notre ami Ernest BOURDE qui nous informe de son hospitalisation et se rappelle au souvenir de tous ses camarades anciens P.G., français et belges, qui le connaissent.

Nous te souhaitons, cher Ernest BOURDE, un rapide et complet rétablissement.

Une carte aussi de notre ami porte-drapeau DARCHY, qui reprend la forme à Calvi (Corse). Merci à toi et reviens-nous d'attaque, bon pied, bon œil !

Amitiés à tous, spécialement à l'ami LAVIER, nous écrit L. CORTOT, de Nancray. Merci à lui.

Une lettre de protestation de JOSSE Roland, de Guiseniers, 27700 Les Andelys, au sujet d'un message ancien... non paru dans Le Lien. Peut-être l'avons-nous égaré, peut-être ne nous est-il jamais parvenu ce message ! En tout cas, et avec nos excuses les plus sincères, le voici :

« JOSSE Roland adresse ses amitiés aux camarades des kommandos Kroge, Brake, Voltringhausen, Loccum et recherche toujours son camarade d'évasion du kommando Kroge, Jean EBERT. »

● NOUVEAUX ADHERENTS :

SARRAZIN Guy, 23, rue Rembrand, Sartrouville (ancien du V B-Schramberg).

FREMY André, 32, rue de Dantzig, 75015 Paris (Stalag X B).

Bienvenue à l'Amicale.

CARNET NOIR

Amicale de Schramberg. Frédéric LAURENS est décédé muni des sacrements de l'Eglise le 20 juillet 1986, à l'âge de 78 ans, à Colombes (Hauts-de-Seine). Nous avons remis, Sarrazin et moi-même, un coussin au nom de l'Amicale de Schramberg.

Adieu cher Frédo. J. SERAY.

MAINDRON Henri est décédé le 25 juillet, nous apprend son épouse : « il est dur de perdre un être aussi cher, la maison va me paraître bien grande désormais. Je continuerai l'abonnement au Lien, qui était sacré pour Henri ».

Nous compatissons à votre douleur et nous vous remercions de votre fidélité.

GUERIN Paul, lui, est décédé depuis le 7 décembre dernier. Nous nous excusons auprès de Mme GUERIN pour ne l'avoir pas noté à l'époque et nous lui présentons nos sincères condoléances.

BOURREAU Marius : nous espérons que la lettre de notre trésorier, en date du 22 juillet 1986, aura permis à Mme BOURREAU, à qui nous présentons nos condoléances, d'obtenir satisfaction auprès de l'Association départementale des A.C.P.G.

Suite page 6.

Courrier (suite)

HANTZ Jean, dont le décès nous est annoncé par notre ami CORTOT L., de Nancray : « de Bar-le-Duc m'est parvenue la triste nouvelle. Son nom s'est ajouté, hélas, à la longue liste de nos camarades disparus. Adieu, mon cher Jean ! Au nom de ceux du 605, de Neumünster, je renouvelle nos fraternelles condoléances à ton épouse et à tes enfants ». L'Amicale s'associe à ces condoléances.

Notre ami **POUDEVIGNE Jean** (XB), que nous remercions pour sa lettre, nous fait part du décès de Mme LAVIGNE, épouse de notre camarade LAVIGNE Henri, de Pradons (Ardèche). Nous présentons à ce dernier et à sa famille nos condoléances attristées.

Mme ARNOULD, Le Thillot, 88160, nous fait part du décès de son mari Maurice. Nous sommes de tout cœur avec elle dans cette épreuve, tout en regrettant sa décision de se priver désormais du journal. Nous rappelons que le service du Lien est fait gratuitement aux veuves de nos camarades décédés.

Mme Georgette NERON, 9, rue des Maraîchers, 18390 St-Germain-le-Puy, nous écrit :

« C'est avec beaucoup de peine que je viens vous faire part du décès de mon époux, NERON Gaston, survenu le 12 avril dernier dans sa 85^e année.

Ancien prisonnier des stalags IB et XB, il a été pendant 38 années porte-drapeau de la Section de St-Germain-le-Puy... A la fin, l'an dernier, se sentant fatigué, il avait demandé un remplaçant et, c'est le cœur gros, qu'il a finalement remis ce drapeau. Ses cinq années de captivité, comme ses camarades P.G., l'ont profondément marqué, on peut dire jusqu'à sa mort... »

Chère Madame, nous sommes de tout cœur avec vous et nous vous assurons de notre amitié. Croyez bien que si vous voilà, aujourd'hui, « seule à 80 ans avec des souvenirs », votre cher mari sait, aujourd'hui, combien il peut compter sur votre courage pour supporter l'épreuve de la séparation. Savoir cela vous aidera.

R. V.

CORRESPONDANCE

Avec les excuses de la Rédaction pour le retard de publication... les vacances en sont la cause.

De BESANÇON Fernand, Rogéville 54380 Dieulouard :

« Je recherche camarades français qui auraient séjourné en 1941 au camp disciplinaire polonais de Sidenburg-Weser, n° 6012 (Stalag XC). Ce camp disciplinaire, où se trouvaient pour l'évasion de nombreux Français, n'est pas reconnu comme tel : très très dur, creusement de canaux dans les marais et les tourbières, nourriture parcimonieuse, longues marches en sabots de bois, dysenteries longues et douloureuses dues à l'eau imbuvable des marais... Je vous remercie d'avance pour les noms des camarades que mon appel fera resurgir... Je recherche en particulier : le Père Millot ; le sergent-chef ou adjudant Sauvage, homme de confiance de Nienbourg-Ville ; l'aspirant, homme de confiance, Gérard VAN PORTER, dit G.V.P., du kdo 6012 à Sidenburg-Weser ».

Merci à notre ami pour sa générosité et que son appel ici trouve les meilleurs échos parmi les P.G. du XC adhérents à notre Amicale.

Notre étude sur juin 1940 (Lien de juin) nous a valu un abondant courrier de satisfaction et de témoignage :

— Une longue lettre de notre ami MINEUR Marcel, 33 bis, rue de Créqui, 80110 Moreuil, dont voici un extrait :

« ...A l'aube du 14 juin, par une matinée brumeuse, l'attaque s'est produite après une intense préparation d'artillerie et de bombardements aériens. Des brèches ont été ouvertes dans notre dispositif de défense où l'ennemi s'engouffra, non sans avoir subi de lourdes pertes. Nous avons tenu et résisté aux assaillants qui nous encerclaient, nous ne nous sommes rendus qu'après épuisement de nos munitions. Le jeune aspirant lorrain qui commandait notre section dans ce secteur de la « trouée de la Sarre » se vit attribuer la Croix de guerre avec étoile de bronze, citation à l'ordre de la brigade... Rendons hommage aux vrais défenseurs de la ligne Maginot dont beaucoup ne se sont rendus qu'en juillet

et sur ordre du gouvernement français ! » (19-6).

— De l'historien Roger BRUGE :

« Je viens de lire « Le Lien ». Bravo !... Merci de ne pas avoir arraché de votre mémoire ces événements tragiques pendant lesquels des milliers de jeunes gens pleins de vie ont été tués ou mutilés ». (17-6).

— De Pierre SPIRAL, notre ami de Mouans-Sartoux, 06550, :

« ...ta saine réaction à l'affirmation du général allemand Galland a été l'étincelle mettant le feu aux poudres et les anciens bérets kaki t'en seront reconnaissants. C'est du bon travail. Merci ».

— De Gabriel HARTE, secrétaire de l'Association des Anciens Combattants de la ligne Maginot :

« ...la lecture du Lien de juin 1986 m'a vivement intéressé. Je ne doute pas qu'il intéressera également notre Président national SIMON et notre Président d'Honneur, le Général VAILLANT. » (10 août).

— De notre ami Fred CAVALLERA, de Gardanne, une longue lettre passionnante que je ne puis citer en entier :

« ...Je rentre d'un voyage qui m'a amené de Verdun à la ligne Maginot. Depuis le Fermont en passant par le Hackenberg, j'ai voulu retrouver les ouvrages du bord du Rhin. A part la casemate de Marckolsheim, convertie en mémorial, tous les ouvrages d'Alsace ont disparu au cours des travaux du canal d'Alsace. (...) j'ai passé un an, crayon et cartes en mains, à lire tous les livres de BRUGE, avec, pour me renseigner en plus, un officier qui occupait la casemate Haut-Poirier... (...) Toute cette longue histoire pour te dire le plaisir que je viens d'avoir en rentrant de trouver Le Lien avec ton article. Il n'y a pas que le Général Galland pour rabaisser les combattants français ; d'autres, Français eux, ont assez vitupéré contre cette armée des Vosges en particulier, ces 500.000 qui, en plus, ont dû subir la captivité... — Merci pour ton article. Il y a des choses que beaucoup d'anciens combattants de 40 ont un peu tendance à oublier après tant d'années, surtout si d'autres combattants, ou responsables haut placés, ont tendance à les leur faire oublier ».

— De Raymond SIMON, Président national des Anciens Combattants de la ligne Maginot :

« J'ai lu avec un vif intérêt l'étude parue dans Le Lien de juin 1986 concernant l'affaire Galland.

« Compliments. C'est une excellente et vigoureuse réaction qui s'ajoute, fort à propos, au concert de protestations soulevées par l'affirmation injurieuse du général d'aviation allemand Galland.

Dans sa réponse au Général d'Armée (CR) Vaillant, notre Président d'honneur, le Général Andrieux qui a préfacé la traduction en langue française, reconnaît bien volontiers que cette interprétation des faits lui a échappé. Et il s'évertue à relever les mérites de l'aviation française qui, elle aussi, a été victime après la Libération d'une légende pernicieuse. (...)

Dans son ouvrage, le Général Galland célèbre la réconciliation franco-allemande, entre chasseurs. Et tant pis s'il nous éclabousse au passage !

Vifs remerciements et meilleures amitiés. »

—

Une très sympathique lettre de l'abbé HAENSLER, dont nous avons publié, dans Le Lien de juillet-août, un extrait de son livre, « Curé de campagne », sur les combats de Verdun 1916 :

« Je viens de voir avec joie l'article que vous avez fait paraître dans Le Lien. Mais, vous avez dû le remarquer sans doute, il y a dans ce texte une erreur du copiste que je n'ai pu faire supprimer : les obus de 210 n'éclatent pas en l'air.

La vérité est beaucoup plus belle. Ces 3 obus de 210 destinés à faire sauter le P.C. du 1^{er} bataillon sont passés sous l'abri et ils n'ont pas éclaté. J'ai vu le soir leur trou d'entrée... »

Nombre de poilus sont montés au front avec cocardes, fanions et même drapeaux du Sacré-Cœur et nombreux ont été les faits de protection. J'ai moi-même échappé souvent à la mort ».

Merci, l'Abbé, de votre lettre. Votre activité de centenaire et votre plume alerte, comme le remarque notre ami et votre Directeur GRUGNOLA, sont proprement étonnantes. Nul doute qu'une protection spéciale, que vous connaissez bien, ne vous reste acquise.

J. T.

Dernière minute

SOUS L'ORMEAU Kommando d'ULM

L'automne est au rendez-vous avec ses bois couronnés d'un reste de verdure, ses feuillages jaunissants sur les gazons épars, derniers beaux jours, le « deuil de la nature »... en attendant que l'hiver vienne, à son tour, frapper à sa porte.

Elles sont déjà loin nos vacances, avec ces brouillards pour les estomper plus encore.

Et pourtant... il nous reste toutes ces jolies cartes, pleines de souvenirs, d'amitié et de fidélité à notre Amicale, à notre Kommando d'Anciens d'Ulm.

Soyez toutes et tous remerciés, en attendant de le faire de vive voix, lors d'un prochain déjeuner ou réunion à l'Opéra-Provence. Même si celles-ci sont plus espacées, ne les oubliez pas et restez-y attachés.

Elles restent... et souhaitons qu'elles y restent encore longtemps.

Ce Lien indispensable à nous réunir, en dépit du temps qui passe... si vite à présent.

Merci encore et à bientôt.

Lucien VIALARD.

NOTRE COURRIER

Le Président LANGEVIN, à St-Palais, y retrouve ses enfants, se repose en famille. Nos amis belges Jane et Armand ISTA sont leurs voisins à St-Palais et ont pu se rejoindre avant de partir pour Liège.

Notre Président René SCHROEDER et son épouse, de Corse fêtent la première communion de leur petite-fille Muriel dans une ambiance et journée très réussies : 150 personnes en fête. Bravo ! qui dit mieux ?

Roger HADJADJ et les Anciens de Schramberg se retrouvent à Schramberg au sein d'une fraternelle amitié. Merci à tous.

Aimée YVONET ne nous oublie pas... dans sa solitude. Nous pensons bien à elle dans l'attente de la revoir avec joie.

Denise FILLON se rétablit à Siauville (Manche) et la rééducation est en bonne voie.

Nos amis BRUN (Vence) de passage à Paris ont fêté leur petit-fils, reçu à sa maîtrise de Droit avec mention « très bien ». Toutes nos félicitations.

Alphonse et Nicole HINZ fidèles à Mimizan et aux Landes, avec leur meilleur souvenir, malgré un soleil... frileux.

Louis et Odette JEANTET, de Seyssel, font un beau voyage au Portugal. Avec toutes leurs amitiés à leurs amis français et belges.

Emile et Andrée GRESSEL récupèrent en Savoie, avec leur meilleur souvenir de Giétaz.

André et Gaby BALASSE terminent leurs vacances à La Clusaz par un temps superbe et reposant. Ils ont retrouvé Julien et Ginette DUEZ à Lescheraines, comme nos amis Roger et Paulette REIN, René et Simone FAUCHEUX dans le plus chaleureux accueil de la part de nos amis savoyards. Sans oublier Edmond et Suzanne RAFFIN, de Chambéry, venus en voisins.

De Reims : René et Raymonde SENECHAL, Yvonne VECHAMBRE, Gisèle JACQUET se retrouvent en Champagne et n'oublient pas de déguster ce « Bon vin qui réjouit tous les cœurs ». Avec toutes leurs amitiés.

En Avignon : Georgette RIBSTEIN passe de belles journées en famille, et ne nous oublie pas nous non plus. Merci Geo.

Paulette BLANC, de Super-Besse, en vacances, envoie plein de pensées fidèles aux Anciens d'Ulm. En espérant la revoir bientôt.

Malgré son ciel gris, fidèles à la Bretagne, nos amis OUIRA-CAUDRAN se relaxent et oublient le crachin.

Jules et Yvonne GRANIER (Nîmes) font une cure à Allevard-sur-Sagne pour le plus grand bien d'Yvonne. Calme et repos bienfaisants. Peut-être à bientôt ?

Marie COURTIER, « à 2 pas de la mer qu'on entend bourdonner » se repose à Plougasnoy. Nous la reverrons bientôt.

Pierre et Madeleine VAILLY (Epinal) avec leur bon souvenir de Liège où ils passent un week-end chez un ami belge. Enfin rétabli, la santé est revenue. Ce n'était qu'un « incident de parcours ». A bientôt peut-être, à Paris, tous les deux.

Nos amis belges Marcel et Aline BELMANS, Mme DENIS parcourent la France, se rendant en Espagne, font une halte chez nos amis bretons Edmond et Eliane MICHEL à Trévoy-Treguignée, heureux de se retrouver et rejoignent St-Guénolé, ce Bout du Monde, pays des belles légendes, du Roi d'Ys et, parfois, pays des Miracles.

Jean et Catherine BATUT, d'Avignon, puis de Rocamadour, connaissent un séjour mouvementé qui les oblige d'abréger leurs vacances. Toutes leurs amitiés aux Anciens d'Ulm.

Elle est partie la dernière en vacances, notre Mascotte Huguette CROUTA, mais trouve à Bouldouris, un beau soleil reposant et bienfaisant. Une visite de René et Simone FAUCHEUX qui lui a fait plaisir... mais il faut songer à rentrer. Nous serons tous heureux de la revoir, B.B.

A bientôt.

A tous amicalement,

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - V.B.

BULLETIN D'ADHÉSION

Je soussigné, déclare vouloir adhérer à l'AMICALE NATIONALE DES ANCIENS PRISONNIERS DE GUERRE DES STALAGS VB - XABC.

Nom :

Prénoms :

Adresse :

Date de naissance :

Immatriculé au Stalag sous le N°

Kommando

Fait à, le

Signature,

Ecrivez en caractères d'imprimerie et retournez sous enveloppe ce bulletin à l'AMICALE NATIONALE VB - XA, B, C, 46, rue de Londres, 75008 Paris. N'oubliez pas de nous adresser le montant de votre adhésion, dont le minimum est fixé à 50 F par mandat ou versement à notre Compte Chèque Postal : Paris 4841-48 D.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 423

HORIZONTALEMENT :

I. - Ecrèmeuse. — II. - Laituses. — III. - Empire. - P.T. — IV. - Caen. - Bar. — V. - T.R. - Para. — VI. - Raser. - Ten. — VII. - Odelette. — VIII. - Déclina. — IX. - Essentiel.

VERTICALEMENT :

1. - Electrode. — 2. - Camarades. — 3. - Ripe. - Secs. — 4. - Etincelle. — 5. - Mer. - Rein. — 6. - Eue. - T.N.T. — 7. - Us. - Battai. — 8. - Séparée. — 9. - Estran. - II.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 4^e trimestre 1986

Cotisation annuelle : 50 F donnant droit à l'abonnement annuel du journal

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE